

Retrouver la Lebenswelt, par-delà Husserl. Patočka et Ricœur, lecteurs de la *Krisis*

Ovidiu Stanciu
Institut d'Études Politiques de Paris
Institut Catholique de Paris
Archives Husserl de Paris

Abstract

Uncovering the Lebenswelt, beyond Husserl: Patočka's and Ricoeur's readings of the *Krisis*

The main goal of my inquiry is to lay out the proximity between Patočka's and Ricoeur's readings of Husserl's *Krisis* and to stress the role played by the concept of the life-world in the unfolding of their original philosophical undertakings. In the first part, I show the importance both Patočka and Ricoeur assigned to the Husserlian project of an "ontology of the life-world". In the second part, I expose the criticism these two authors addressed to Husserl's understanding of the life-world and, more precisely, to the idea that the exploration of the life-world is merely another way of gaining access to transcendental subjectivity. In the last part, I show how the concrete descriptions of the life-world given by Patočka and Ricoeur depart massively from the Husserlian perspective.

Keywords: Lifeworld, asubjective phenomenology, Patočka, Ricoeur

Patočka et Ricoeur ont été très tôt sensibles aux résonances novatrices apportées par la *Krisis*, aux promesses que cet ouvrage contient, aux bouleversements que l'enquête husserlienne est à même d'induire non seulement dans l'espace de la philosophie traditionnelle, mais également dans le champ déjà balisé de la phénoménologie. Dès 1936, Patočka engage une exploration de l'ensemble problématique qui gravite autour de la question du monde naturel, en y consacrant sa thèse d'habilitation¹. De son côté, Ricoeur propose, en 1949, une

traduction de la conférence de Vienne qui inaugure le cycle de la *Krisis* et tente de cerner, dans un essai publié la même année, les contours du concept phénoménologique d'histoire qui émerge au premier plan dans le dernier ouvrage de Husserl². Pourtant, cet intérêt pour les questions développées dans la *Krisis* n'est pas confiné au début de leurs carrières philosophiques respectives. Patočka revient à maintes reprises sur la thématique du monde naturel dans les dernières années de sa vie³, alors que Ricœur souligne, en 1986, la proximité de son projet philosophique à l'égard du geste caractéristique de cette œuvre, et va jusqu'à soutenir que « le retour à la *Lebenswelt* peut jouer un rôle paradigmatique pour l'herméneutique » (Ricœur 1986b, 62).

Lorsque dans leurs œuvres de maturité les deux philosophes reprennent explicitement la tâche husserlienne de fournir une description du monde de la vie, ils mettent en place une stratégie de lecture homologue. Je me propose dans ce qui suit de tracer les coordonnées selon lesquelles se déploient ces appropriations critiques de la perspective husserlienne et de faire apparaître les inflexions que chacun des deux philosophes apporte au projet philosophique que la *Krisis* expose pour la première fois. Trois moments logiques scandent le parcours que ces deux auteurs proposent. En premier lieu, il s'agit de faire apparaître l'extrême fécondité de l'entreprise husserlienne, son importance non seulement pour porter à l'avant-plan une thématique négligée par la tradition, mais aussi pour reconfigurer le champ interne de la phénoménologie. Deuxièmement, il s'agit de révéler les insuffisances du geste husserlien, qui sont dues au maintien d'un ensemble de présupposés – notamment, la détermination de la subjectivité comme origine de tout sens et de la science comme régime privilégié de vérité – que Husserl semblait pourtant vouloir dépasser. Enfin, sur le versant positif, Patočka et Ricœur se proposent, chacun à sa façon, de radicaliser le projet husserlien et de donner une description plus approfondie et plus conséquente de la *Lebenswelt*.

Patočka et Ricœur souscrivent à la démarche globale de la *Krisis* et cautionnent le projet husserlien d'un approfondissement de la rationalité, visant à montrer l'inanité

des prétentions d'une pensée qui substitue ses propres productions symboliques aux articulations spécifiques du monde, qui fait passer les idéalités qu'elle forge pour la charpente même du réel, qui croit donc, selon le célèbre mot de Galilée, que « le grand livre de la nature est écrit en cercles et en triangles ». Ainsi, le projet de retrouver la *Lebenswelt* se décline, sur son versant négatif, comme une méditation portant sur « les dangers de la fécondité » (Patočka 1988, 230), qui cherche à reconduire une rationalité scientifique aveuglée par ses propres réussites vers le lieu de son enracinement. La méthode spécifique de la *Rückfrage* (questionnement-en-retour), que la *Krisis* met en scène, vise à réinscrire ces opérations de niveau supérieur dans le sol d'où elles procèdent et qu'elles ne peuvent jamais tout à fait abandonner. Patočka restitue la visée de cette démarche dans les termes suivants :

Husserl a pu, dans sa grande œuvre de ses dernières années, mettre en évidence, pour la première fois dans l'histoire de la pensée, le rapport fondamental qui lie l'*epistémè* à la *doxa* : si les produits de l'*epistémè*, de la pensée activement réflexive, passent effectivement dans le monde de la vie et en modifie à la fois la forme et le fonds, dans ses singularités comme dans ses structures essentielles, ils ne pourront pour autant jamais le dépasser et le rendre caduc, mais au contraire restent au principe liées à ce monde et ne sont intelligibles qu'à partir de lui. (Patočka 2007, 38)

La conviction qui sous-tend cette démarche est que le sens plein de l'activité scientifique ne peut être explicité que s'il est mis en rapport avec ce qui le précède. Qui plus est, ce préalable n'est pas réductible à une poussière de sensations ou de *data* sensibles, mais il est, d'ores et déjà, articulé comme monde : « toutes les disciplines positives et objectives présupposent, antérieurement à elles-mêmes, un monde, dans un certain sens, déjà achevé et fonctionnant, qui ne perd à aucun moment sa validité pour nous tous, un monde préalable, qui n'est pas un résultat de l'activité théorique, mais au contraire, la précède » (Patočka 2002, 212). Ce monde préalable, antérieur à toute formation théorique, fonctionne comme la présupposition constante, l'assise jamais interrogée de tout le travail de l'idéalisation et de vérification propres à l'enquête scientifique. En effet, « le penseur scientifique lui-même [...] ne quitte jamais tout à fait le sol de ce monde préalable dans

lequel il vit toujours non seulement en sa qualité d'homme, mais encore en tant qu'il opère la vérification de ses conceptions » (Patočka 2002, 213). C'est cette même thèse, selon laquelle les donations de sens de la science dépendent de la prédonation du monde de la vie, qu'exprime Ricœur lorsqu'il note que la *Lebenswelt* est « le référent ultime de toute idéalisation, de tout discours » (Ricœur 1986a, 375). Ainsi, à l'encontre d'une science et surtout d'une philosophie qui se prétend la porte-parole de ses acquis, il faut rappeler que les corrélats objectifs du savoir scientifique ne saurait être investis du prestige de la réalité même, que l'efficacité d'une méthode n'est pas une garantie pour l'accès au réel. Le monde que nous habitons, le site de notre séjour est la présupposition dernière de toute activité d'idéalisation et peut ainsi être caractérisé comme le lieu d'origine de tout sens.

La priorité que la *Krisis* assigne à la *Lebenswelt* est à même d'induire des déplacements considérables au sein même du dispositif phénoménologique. En effet, dans la mesure où le « monde naturel » en vient à nommer le lieu d'origine et le site d'inscription de tout sens, la tâche d'opérer une description de son articulation interne, le projet de développer une « ontologie du monde de la vie » s'avère être identique avec la phénoménologie tout court. Ainsi, en dépit de son apparition tardive, la *Lebenswelt* ne représente pas le titre pour un des problèmes particuliers avec lesquels la phénoménologie s'est vue confrontée au cours de son développement, mais constitue plutôt son champ propre, son domaine spécifique. Comme Patočka le note dans un texte de 1967 intitulé « Le monde naturel et la phénoménologie », « même si le monde naturel comme problème spécifique ne devient thème de la réflexion de Husserl qu'à titre d'exception et relativement tard », il n'en demeure pas moins que « toute phénoménologie est au fond une phénoménologie du monde naturel » (Patočka 1988, 24).

La conséquence la plus importante qui découle de la promotion de la *Lebenswelt* comme thème central de l'enquête phénoménologique est la destitution la subjectivité de sa position légiférante. Lorsqu'il est appréhendé dans toute son amplitude, le thème du « monde naturel » induit un décentrement dans le dispositif classique de la phénoménologie

et permet de rejeter l'assimilation implicite du champ phénoménal à une structure subjective. Patočka se dresse résolument contre cette interprétation subjectiviste, contre l'identification que Husserl opérait encore dans la 4^e *Méditation cartésienne* entre la phénoménologie et la doctrine de la subjectivité – l'égologie – lorsqu'il affirme que « la formulation, qui présente la phénoménologie comme une doctrine de la subjectivité, serait-elle transcendantale, *n'est pas assez radicale*, en ce sens qu'elle nous présente non pas *l'apparition* de l'étant, mais un étant déterminé, quelque chose de déjà dévoilé, aussi fluide, aussi affiné soit-il » (Patočka 1983, 49). La voie qui, à ses yeux, permet d'éviter cette impasse subjectiviste et de poser le problème du monde naturel avec toute la clarté requise passe par l'élaboration d'une phénoménologie asubjective. Même s'il n'emploie pas la formule de « phénoménologie asubjective », Ricœur assume une position similaire lorsqu'il note que « la phénoménologie est toujours en danger de se réduire à un subjectivisme transcendantal. La manière radicale de mettre un terme à cette confusion toujours renaissante est de déplacer l'axe de l'interprétation de la question de la subjectivité à celle du monde » (Ricœur 1986b, 53). Mais Patočka et Ricœur insistent tous les deux sur le fait que ce revirement ne conduit pas à abandonner la phénoménologie comme telle, mais seulement à montrer l'insuffisance d'une des interprétations – fût-elle celle à laquelle Husserl a longtemps souscrit – qu'elle a donné de sa propre démarche. Dans cette optique, le dernier grand ouvrage du fondateur de la phénoménologie peut apparaître comme un important correctif vis-à-vis de l'interprétation qu'il a lui-même proposée de sa propre découverte, en ce qu'il déjoue et discrédite « la théorie idéaliste de la constitution du sens dans la conscience [qui] a abouti à l'hypostase de la subjectivité » (Ricœur 1986b, 53).

Il reste à savoir si Husserl a suivi jusqu'au bout le chemin qu'il a amorcé dans la *Krisis*, si sa thématization du « monde naturel » satisfait aux réquisits qu'il a lui-même posés. Lorsqu'il jette un regard en arrière sur les résultats de cette entreprise, Patočka est amené à conclure qu'ils sont « décevant[s] à plus d'un égard » (Patočka 1988, 238). Quelle est

la source de cette insatisfaction ? Qu'est-ce qui motive le constat de l'insuffisance de la saisie husserlienne de la *Lebenswelt* ?

On peut relever trois points critiques que Patočka et Ricœur formulent à l'égard de la thématization husserlienne de la *Lebenswelt*. En premier lieu, il s'agit de contester l'orientation globale de la démarche que la *Krisis* met en scène et, partant, de refuser à faire du « monde de la vie » une simple voie, un nouveau chemin d'accès à la subjectivité transcendante. En effet, même si Husserl octroie au monde de la vie une position centrale dans le dispositif de la *Krisis*, ouvrant ainsi la voie pour une phénoménologie capable de se situer par-delà le subjectivisme transcendantal, il faut reconnaître que dans la mise en œuvre de cette enquête, Husserl recule devant les conséquences radicale de son entreprise, restaure la subjectivité comme lieu ultime de la constitution et « envisage le monde comme l'accomplissement d'une intersubjectivité fondamentale [...] qui serait dans son fond raison » (Patočka 1988, 228). Derrière la pré-donation du monde de la vie, Husserl retrouve une pré-constitution subjective. Or, à l'encontre de Husserl, il faut affirmer que le retour au monde de la vie est sans appel et qu'un développement conséquent et radical de cette problématique permet de contester que « le lieu de la fondation dernière soit la subjectivité » (Ricœur 1986b, 49)⁴. Ainsi, avec les mots de Ricœur, il est essentiel d'« affranchir l'idée de monde de la vie [...] de la tutelle du sujet transcendantal qui ne cesse de se prolonger jusque dans la *Krisis* » (Ricœur 2007, 198).

La deuxième difficulté a trait à la voie particulière que Husserl suit pour mettre au jour le monde de la vie, c'est-à-dire une méditation sur la crise des sciences. Selon le diagnostic qu'il avance, pour autant qu'elle s'interprète elle-même à travers les instruments que lui fournissent l'objectivisme et le naturalisme, la science devient incapable non seulement de répondre aux questions fondamentales que l'homme pose, mais, en outre, de rendre compte de ses propres opérations. Privée de la clarté qu'apporte une fondation évidente, la science devient une simple *technè*, un instrument en vue d'une transformation matérielle du monde. Si le retour au monde de la vie vise à rappeler à une science aveuglée par son succès et qui prend

l'efficacité de ses procédures pour gage de leur vérité, l'assise sur laquelle elle repose, il se peut que l'association entre ces deux thématiques – la mise au jour du monde de la vie et la recherche d'un fondement dernier pour les accomplissements (*Leistungen*) de la science – soit la source de difficultés considérables. En effet, comme le note Patočka, « on peut se demander si le monde naturel de la vie, considéré comme fondement oublié de la rationalité scientifique, est saisi dans son originalité première, ou, au contraire, si en donnant la priorité à cette optique, nous ne l'envisageons pas de façon unilatérale » (Patočka 1988, 238)⁵. En quoi réside cette unilatéralité ? En effet, même si Husserl insiste à quelques reprises sur l'autonomie de ce nouveau domaine – autonomie y compris à l'égard de la question du fondement des accomplissements de la science⁶ – dans la mise en place de l'analyse il devient évident que la prospection du monde de la vie est commandée par l'impératif de fournir une garantie génétique pour les accomplissements de la science. Comme Husserl l'admet lui-même, le monde de la vie est un « thème subordonné », un « problème partiel à l'intérieur de la totalité déjà dessinée de la science objective (à savoir, au service de la pleine fondation de celle-ci) » (Husserl 1976, 139). L'unilatéralité de cette optique est la source de son abstraction :

la *Lebenswelt* au sens de Husserl demeure une abstraction régie par la fonction spéciale de la science – la *Lebenswelt* n'est pas un monde au sens propre; la conception husserlienne escamote, ne thématise pas, oublie le monde en tant que plan purement phénoménal. En bref, la problématique du monde de la vie appelle la même critique que Husserl adresse pour sa part au « monde vrai » des sciences de la nature, auquel il reproche d'avoir oublié ce qui la fonde. (Patočka 1990, 212)

Cette objection, selon laquelle la motivation qui commande le retour à la *Lebenswelt* n'est pas celle de retrouver le monde comme tel, mais celle de fournir à la *ratio* une fondation plus profonde, est formulée, dans des termes extrêmement proches, par Ricœur : « le retour à la *Lebenswelt* n'est qu'un moment, un degré intermédiaire d'un "retour" plus fondamental, le retour à la science en tant que telle, à la raison en tant que telle, par-delà les limitations de la pensée objective » (Ricœur 1986a, 372). Afin de pouvoir accéder au

monde de la vie dans son originalité et son autonomie, il devient impératif de dissocier la tâche de procurer un fondement inébranlable aux résultats de la science, de les soustraire à tout scepticisme du projet de décrire le monde de la vie lui-même. Ou, avec les mots de Ricœur, il s'agit de distinguer « la fonction ontologique de la *Lebenswelt* comme étant là avant toute interprétation, de sa fonction épistémologique en tant que prétendant à la validité » (Ricœur 1986a, 371)⁷. La superposition de ces deux fonctions ou, plus précisément, la priorité accordée à l'enquête épistémologique qui englobe en son sein la démarche ontologique est responsable de l'appauvrissement que subit le monde naturel sous la plume de Husserl. Le seul visage du monde qu'une telle enquête laisse apparaître est celui, austère, d'un domaine d'évidences préalables, un « sol de validité constant, une source toujours prête d'évidences » (Husserl 1976, 138). À cet égard, Patočka note que « tout en insistant sur l'importance de la tâche de la saisie du monde naturel, [Husserl] n'effectue pas son analyse structurale [et] ne porte pas l'analyse jusqu'à l'homme dans les phénomènes concrets du travail, de la production, de l'action et de la création » (Patočka 1999a, 24). C'est la même optique qui détermine la caractérisation du monde de la vie comme produit de l'intersubjectivité et sa saisie comme fondement oublié de la rationalité scientifique : le monde n'apparaît pas comme un domaine autonome, structuré par une légalité spécifique, mais seulement comme un être constitué. Le retour au monde de la vie apparaît plutôt comme une voie détournée pour accéder à la source de tout sens, à la subjectivité transcendantale.

A un examen plus attentif, cette orientation « épistémologisante » s'avère non seulement préjudiciable pour la tâche de fournir une description du monde de la vie *lui-même*, mais apparaît, en elle-même, comme entachée de difficultés insurmontables. En effet, on peut se demander si le monde de la vie peut – en dépit des affirmations expresses de Husserl⁸ – véritablement fonctionner comme le « fondement » de l'activité scientifique. À cet égard, il est important de souligner, avec Ricœur, « l'équivocité du concept de fondement qui désigne tantôt le sol (*gründender Boden*) sur quoi quelque chose est construit, tantôt le principe de légitimation qui

gouverne la construction des idéalités sur cette base » (Ricoeur 1976a, 376)⁹. S'il est incontestable que le monde de la vie constitue le sol dans lequel toute idéalisation s'enracine, peut-on pour autant affirmer qu'il en est le fondement de leur validité ? Si la priorité de la *Lebenswelt* est indéniable dans l'ordre de l'être, l'est-elle également dans l'ordre de la validité ? Comment un monde subjectif-relatif pourrait-il être identifié comme le fondement inébranlable qui fournit aux opérations objectivantes leur garantie ultime ? Et, plus généralement, comment quelque chose de l'ordre du pré-théorique peut-il « fonder de manière évidente » ce qui se situe au niveau théorique ? Ricoeur fait apparaître l'impossibilité d'un tel rapport de légitimation en insistant sur l'hétérogénéité de cette quête fondationnelle à l'égard du monde de la vie :

La question de la fondation ultime [...] n'appartient pas elle-même au monde de la vie. Elle a été posée par ce que Husserl appelle la « nouvelle humanité » (*Krisis*, §33), c'est-à-dire par les Grecs. La question grecque du fondement ultime n'appartient plus au monde de la vie en tant que telle, si celui-ci doit signifier la vie immédiate au niveau d'une praxis radicalement pré-scientifique. (Ricoeur 1986a, 371)

La distinction formulée par Ricoeur entre « la thèse de la référence ultime » et celle de la « légitimation ultime » (Ricoeur 1986a, 376) nous permet de préciser davantage le rapport qui s'établit entre le monde de la vie et les accomplissements de sens propres à la science. La *Lebenswelt* peut légitimement être caractérisée comme le sol (*Boden*) dans lequel tout sens demeure nécessairement inscrit, comme cette dimension opaque ou terrestre qui est l'envers de l'idéalité, comme l'échelle qui une fois empruntée demeure la présupposition cachée de toute vision panoramique. Mais la démarche régressive ou archéologique qui parvient à saisir le monde de la vie comme le lieu d'enracinement de tout sens ne peut pas être doublée d'une démarche progressive ou généalogique qui dévoile le monde comme le fondement de validité de tout sens. Autrement dit, les arguments avancés par Husserl permettent uniquement de soutenir que la *Lebenswelt* est le sol où toute production de sens plonge ses racines, mais non pas qu'elle peut être investie de la fonction de légitimer, de fonder-en-raison le processus d'idéalisation.

Pour résumer la *pars destruens* de cette enquête, nous pouvons indiquer que Patočka et Ricœur s'accordent pour soutenir que la description husserlienne de la *Lebenswelt* est unilatérale et abstraite. Le monde de la vie est envisagé comme une voie d'accès vers la subjectivité transcendantale et dans une optique fondationnelle, comme l'instance à même de fournir un sol d'évidences apodictiques sur laquelle l'édifice de la science pourrait reposer. Afin que l'ampleur véritable du monde naturel puisse être ressaisie, afin que cette « ontologie du monde de la vie » que Husserl appelait de ses vœux puisse être déployée dans toute sa radicalité, il est nécessaire de dépasser les étroitesse de la conceptualité husserlienne. Il s'agira, plus précisément, de reconnaître que le monde de la vie possède une consistance et une légalité propres, ce qui impose à son tour de le détacher de la problématique de la fondation de l'idéalité et d'admettre son caractère a-subjectif. Si Patočka et Ricœur assument une stratégie homologue pour dénoncer les insuffisances de la conceptualisation husserlienne, les analyses positives qu'ils donnent du monde de la vie se situent dans des horizons conceptuels différents.

Pour Patočka, libérer le monde de la vie de l'association avec une quête fondationnelle conduira à le saisir comme le lieu que nous habitons, le domaine de notre séjour. La description de la syntaxe du monde naturel qu'il propose gravite autour de deux foyers : la question de la *praxis* humaine et celle de l'apparaître. Ainsi, Patočka écrit que « le monde de la vie est avant tout le monde de la *praxis* humaine, le monde où nous mangeons et travaillons, où nous vaquons à des tâches à accomplir par l'intermédiaire du fonds jamais expressément aperçu mais toujours disponible que représente notre existence physique, corporelle » (Patočka 1988, 238-239). Envisagée selon cette perspective, toute action humaine est déterminée par une appartenance à... et par une tendance vers... . Le terme ultime de ces deux orientations est le monde : le monde est le sol à partir duquel tous mes projets se déploient, mais aussi l'horizon total vers lequel tout *hou heneka*, tout « en vue de quoi » se dépasse. Conçu à partir de la question de la localisation de la subjectivité en son sein, le monde apparaît comme un système de lieux qui renvoie à la *praxis* humaine. Une telle saisie se

répercute sur la détermination du sens propre de la subjectivité : la saisie de soi de la subjectivité n'est pas d'ordre réflexif, car la réflexion n'est pas à même de recueillir toute l'ampleur de sens que la *praxis* recèle. Pourtant, le sens propre de la *praxis* n'est pas réductible à une intervention dans le champ chosique, à la transformation de l'environnement vital, mais nomme premièrement un mode de compréhension, une forme de clarté dans laquelle les choses se dévoilent. Tout commerce avec le monde prend appui sur la structure de renvois dans laquelle les choses se trouvent d'abord insérées : le maniement présuppose l'émergence de la chose comme maniable.

L'explicitation du monde de la vie selon le fil conducteur offert par la *praxis* permet à Patočka de récupérer toute la concrétude de ce monde, d'intégrer dans sa description l'ensemble de phénomènes qui émergent en son sein. Pourtant, détachée de tout lien avec l'universalité que la science met en jeu, cette analyse ne risque-t-elle pas de rester cantonnée dans un monde purement subjectif, de restituer une vision particulière du monde et non pas le monde de la vie lui-même ? En effet, la mise en avant de la *praxis* n'implique nullement l'abandon de toute prétention ontologique et ne marque pas d'adoption d'une optique anthropologique. La *praxis* est envisagée dans sa dimension dévoilante, elle est prise en vue selon sa teneur phénoménale. Ceci permet à Patočka d'opérer un passage vers la caractérisation du monde de la vie comme la dimension de l'apparaître comme tel. Restituer les axes et les coordonnées du monde naturel revient pour Patočka à opérer une description du champ phénoménal. Comme il le note :

le monde de la vie n'a d'autre fonction que de s'éclipser lui-même devant les choses et les personnes qu'il révèle et manifeste. Ce monde appartient à la dimension spécifique de l'être qu'on pourrait appeler la manifestation. Les règles et les structures de la manifestation ne sont pas celles des êtres manifestes. L'être de la manifestation n'est pas l'œuvre des hommes ; le temps qu'elle présuppose n'est pas créé par l'existence ; la manifestation englobe certainement l'homme, elle a besoin de lui, mais également d'autres choses. Et c'est en dernière analyse la manifestation, l'être du phénomène que vise, à mon avis, la phénoménologie. (Patočka 1988, 242)

L'assimilation du monde de la vie à la manifestation, à l'apparaître permet non seulement de mettre en évidence sa

dimension a-subjective, mais plus encore à montrer que celui-ci constitue le thème par excellence de la phénoménologie.

Ricœur suit une voie autre voie dans son examen du monde de la vie. Il insiste, en premier lieu, sur le caractère indirect de l'accès au monde de la vie et reprend à son compte la solidarité que Husserl établit entre la *Lebenswelt* et la *Rückfrage*, même s'il l'investit d'une signification plus vaste. L'accent mis sur le caractère nécessairement médiat de l'accès au monde de la vie vise à conjurer le phantasme d'une donation de celui-ci dans une intuition pleine et entière :

le concept de *Lebenswelt* ne peut être isolé de la méthode même de *Rückfrage* qui a son point de départ dans a couche d'idéalisations et d'activités produites par l'activité scientifique et culturelle. En ce sens la *Lebenswelt* est hors de notre atteinte. C'est la présupposition ultime qui, en tant que telle, ne peut jamais être transposée dans une nouvelle vie paradisiaque. (Ricœur 1986a, 370)

Le modèle husserlien de la « question-en-retour » qui implique le caractère médiat de l'accès au sol que le discours scientifique présuppose est transposé par Ricœur à l'ensemble des productions symboliques. Grâce à cet élargissement, il est à même de rendre compte de la manière dont les discours artistiques, historiques ou sociologiques visent le monde :

Le retour de la nature objective et mathématisée par la science galiléenne et newtonienne à la *Lebenswelt* est le principe même du retour que l'herméneutique tente d'opérer par ailleurs dans les sciences de l'esprit, lorsqu'elle entreprend de remonter des objectivations et des explications de la science historique et sociologique à l'expérience artistique, historique et langagière qui précède et porte ces objectivations et ces explications. Le retour à la *Lebenswelt* peut d'autant mieux jouer ce rôle paradigmatique pour l'herméneutique que la *Lebenswelt* n'est pas confondue avec je ne sais quelle immédiateté ineffable et n'est pas identifiée à l'enveloppe vitale et émotionnelle de l'expérience humaine, mais désigne cette réserve de sens, ce surplus de sens de l'expérience vive, qui rend possible l'attitude objectivante et explicative. (Ricœur 1986b, 61-62)

Loin de désigner un « sol d'évidences apodictiques », le monde de la vie nomme l'envers de toute construction symbolique, une forme d'excès qui n'est jamais disponible pour une saisie directe, mais qui représente pourtant la source qui nourrit les différents édifices symboliques. Ricœur assigne au discours poétique et, plus généralement, au discours de fiction,

la tâche de dévoiler les linéaments de sens qui l'articulent en profondeur, car la *Lebenswelt* est « la dimension référentielle de l'œuvre de fiction » (Ricœur 1986b, 114). L'œuvre de fiction est capable de faire résonner ce champ *tacite* précisément dans la mesure où il « “suspend” cette fonction référentielle de premier degré qu'il libère une référence de second degré, où le monde est manifeste non pas comme ensemble d'objets manipulables, mais comme horizon de notre vie et de notre projet, bref comme *Lebenswelt* » (Ricœur 1986b, 52).

La question du monde naturel représente, au sein de la tradition phénoménologique, un problème stratégique, car à travers l'examen de la *Lebenswelt*, la phénoménologie accède à son domaine propre et cherche à réhabiliter une expérience du monde qui n'a pas encore été soumise à la prospection calculante de la pensée objective. Le monde naturel constitue également un des lieux théoriques où s'entrecroisent et se séparent les voies suivies par les héritiers de Husserl. Si sur leur versant négatif, les démarches proposées par Patočka et Ricœur se recourent et s'éclairent mutuellement, en ce qu'ils dénoncent tous les deux – en employant des arguments homologues – la soumission de la *Lebenswelt* par Husserl à une optique fondationnelle, ces deux philosophes se séparent lorsqu'il s'agit d'en fournir une description positive. Si, pour Patočka, le monde de la vie équivaut au monde de la *praxis* humaine et, en dernière instance, au champ phénoménal – qu'une enquête phénoménologique asubjective peut entièrement prendre en charge –, pour Ricœur le monde de la vie demeure une « réserve de sens », accessible seulement de manière indirecte.

NOTES

¹ Cf. Patočka 2016 [1936]. Dans ses « Souvenirs de Husserl », Patočka évoque l'impression profonde que lui a laissée la conférence que Husserl a prononcée à Prague en Novembre 1935 et rappelle le rôle central que la thématique du monde de la vie jouait dans cette conférence : « pour la première fois, tout était édifié sur le “saut par-dessous le monde de la vie” (*übersprungene Lebenswelt*) : malgré tous ses résultats, on voyait la crise de la raison et celle de l'humanité se dessiner au-delà de la crise des sciences qui éclatait en dépit de tous les succès enregistrés, on prenait en vue une crise des Lumières qui n'a cessé de se creuser depuis des siècles et qui ne sera pas à surmonter en se

détournant de la raison, mais au contraire en se haussant à un degré de raison et de science jusque-là insoupçonné » (Patočka 1999, p. 100-101 ; trad. modifiée).

² Cf. Husserl 1949 et Ricœur 1949.

³ Citons entre autres : « Le monde naturel et la phénoménologie » (1967), « Méditation sur “Le monde naturel comme problème philosophique” » (1969), « La philosophie de la crise des sciences d’après Edmund Husserl et sa conception d’une phénoménologie du “monde de la vie” » (1972) (ces trois essais ont été édités in Patočka 1998); le premier essai des *Essais hérétiques sur la philosophie de l’histoire* (1975) (Cf. Patočka 1999); Patočka 1990.

⁴ Cette réserve formulée par Ricœur peut être mise en rapport avec un passage d’un manuscrit de travail où Patočka formule une exigence similaire : « Le “sujet” n’est qu’une composante de cette structure : au se-montrer, à l’apparaître appartient aussi ce à quoi l’apparaissant apparaît. Ce sujet étant aussi peu une réalité comme l’apparaître comme tel, on est en droit de le séparer du réel en le qualifiant de “transcendental”. Mais loin d’être le sol et le fondement de la structure de l’apparition, il n’est est qu’une composante vide, une pure existence qui n’acquiert la concrétion d’un étant qu’étant incorporée dans la structure d’un sujet réel. Or, ce sujet apparaissant ne pourra jamais rendre raison de l’apparaître » (Patočka 1995, 169).

⁵ Cf. aussi Patočka 1988, p. 89 : « les esquisses présentées (du monde naturel) sont manifestement orientées sur le problème de l’idéalisaton, de l’objectivation, de l’origine des sciences de la nature. Par conséquent, elles relèvent avant tout les traits du monde de la vie naturelle et naïve qui fournissent une base signifiante à l’objectivation et au processus ultérieur de naturalisation ».

⁶ Cf. par exemple le § 33 de la *Krisis* où Husserl se donne pour tâche d’ « exhiber pour lui-même le problème du sens d’être du monde de la vie » et, partant, de « laisser hors-jeu toutes les visées et toutes les connaissances objectivo-scientifiques » (Husserl 1976, § 33, 140). Pour une discussion de ce passage, nous renvoyons à Bégout 2007, 80-81.

⁷ C. Romano commente cette distinction de la manière suivante : « Une chose est de dire qu’il existe une relation de “dépendance ontologique”, comme dit Ricœur, entre la science et la *Lebenswelt*, une autre de soutenir que cette relation de dépendance (ou de présupposition) est aussi une relation de justification, que l’arrière-plan (*Untergrund*) est aussi un fondement (*Grund*) au sens strict du terme » (Romano 2013, p. 61).

⁸ Husserl 1976, 139 : La *Lebenswelt* fournit « une fondation évidente (*evidente Begründung*) pour la science objective ».

⁹ Cf. à cet égard aussi la discussion de cette ambiguïté proposée par C. Romano, qui exige de « trancher l’ambiguïté du vocabulaire de Husserl, qui tantôt désigne la *Lebenswelt* comme *Grund*, fondement (des sciences) et tantôt comme *Untergrund*, sous-sol, soubassement, arrière-fond. Suivant ce second concept, il ne s’agit plus de dire que le monde de la vie procure une “justification évidente” pour la science objective, mais seulement qu’il possède le statut d’une présupposition (*Voraussetzung*), d’un arrière-plan pour les opérations méthodiques qu’elle accomplit » (Romano 2010, 931).

REFERENCES

Bégout, Bruce. 2007. *L’enfance du monde. Recherches phénoménologiques sur la vie, le monde et le monde de la vie*. Chatou: La Transparence.

- Husserl, Edmund, 1949. *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*. Traduit par Paul Ricœur. Paris: Aubier-Montaigne.
- Husserl, Edmund. 1976. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Traduit par G. Granel. Paris: Gallimard. [*Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie, Husserliana VI*, La Haye: Nijhoff, 1954].
- Patočka, Jan. 1983. *Platon et l'Europe*. Traduit par E. Abrams. Paris: Verdier.
- Patočka, Jan. 1988. *Le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*. Traduit par E. Abrams. Dordrecht: Kluwer.
- Patočka, Jan. 1990. "Réflexions sur l'Europe" [manuscrit du début des années 1970]. In *Liberté et sacrifice I*. Traduit par E. Abrams. Grenoble: Millon
- Patočka, Jan. 1995. *Papiers phénoménologiques*. Traduit par E. Abrams. Grenoble: Millon.
- Patočka, Jan. 1999. *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*. Traduit par E. Abrams. Paris: Verdier.
- Patočka, Jan. 1999. "Souvenirs de Husserl". Traduit par H. Leonardy. In *Les études phénoménologiques XV* (29-30) [Patočka, Jan. 1976. "Errinerungen an Husserl" in W. Biemel (éd.), *Die Welt der Menschen, die Welt der Philosophie. Festschrift für Jan Patočka*. La Haye: M. Nijhoff].
- Patočka, Jan. 2002. *Introduction à la phénoménologie de Husserl*. Traduit par E. Abrams. Grenoble: Millon.
- Patočka, Jan. 2007. *L'Europe après l'Europe*. Traduit par E. Abrams. Paris: Verdier.
- Patočka, Jan. 2016. *Le monde naturel comme problème philosophique*. Traduit par E. Abrams. Paris: Vrin.
- Ricœur, Paul. 1949. "Husserl et le sens de l'histoire". *Revue de Métaphysique et de Morale* 54: 280-316.
- Ricœur, Paul. 1986a. *À l'école de la phénoménologie*. Paris: Vrin.
- Ricœur, Paul. 1986b. *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris: Seuil.

Ricœur, Paul. 2007. “Jan Patočka: De la philosophie du monde naturel à la philosophie de l’histoire”. *Studia Phænomenologica* VII.

Romano, Claude. 2010. *Au cœur de la raison, la phénoménologie*. Paris: Gallimard.

Romano, Claude. 2013. “La tâche inachevée: la conceptualisation husserlienne du Lebenswelt et ses limites”. In *L’inachèvement d’Être et Temps et autres études d’histoire de la phénoménologie*. Argenteuil: Cercle Herméneutique.

Ovidiu Stanciu holds since 2015 a PhD in Philosophy (Université de Bourgogne/Bergische Universität Wuppertal), with a thesis on “the problem of metaphysics in Heidegger and Patočka”. He is currently Research Associate at the *Husserl Archives* in Paris and Lecturer at the *Institut d’Etudes Politiques* (Sciences Po), Paris and at the *Institut Catholique de Paris*. He has co-edited a special issue of the *Revue Philosophique de Louvain* devoted to the philosophy of Eugen Fink (*Eugen Fink. Du spectateur désintéressé au règne du monde*, Volume 114, issue 4, November 2016). He has also co-edited a volume on Patočka’s reception of Aristotle (*Patočka lecteur d’Aristote. Phénoménologie, ontologie, cosmologie*, Argenteuil, Cercle Herméneutique, 2015).

Adresse:

Ovidiu Stanciu
Institut d’Etudes Politiques
28, Rue des Saints Pères, 75007 Paris
E-mail: ovidstanciu@gmail.com